

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 8

Artikel: Notre chant national
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210224>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LÉGÈRE ERREUR

— Quand même tout de même ! s'écria ce soir-là Beaupignol. Y m'avait bien semblé jusqu'ici que les femmes étaient plus rusées que les hommes. Mais à présent, le doute n'est plus possible. Je suis persuadé et convaincu !

— Ties ce qui a enco ? interrogea l'ami Auguste.

Beaupignol. — Y a que je reviens de faire un petit tour du côté de Bursinet et qu'en revenant, dans le train, y m'en est arrivé une toute pé-nible !

Auguste. — Pas possible !

Beaupignol. — Oui. J'avais donc été à Bursinet rappé à mon transvasage : une goutte d'estra, tu sais, mais qui faut boire soi-même...

Auguste. — Autant que possible, naturellement !

Beaupignol. — Pou en reveni à notre affaire, quand le transvasage a été fini on a pris une verrée et, vers le soi, en route pou la gare. J'étais tout guilleret ! Tu me diras ce que tu voudras, Audiuste, un bon verre de vin de chez nous, pris en temps et lieu, en compagnie de braves amis, y a enco rien de tel pour chasser les papillons noirs...

Auguste. — Ça, c'est la vérité toute pure !

Beaupignol. — Su ces entrefaites, le train arrive. Je monte dessus, je m'installe dans un compartiment, le directeur des Chemins de fer fédéraux fait sonner la cloche électrique depuis Berne et dépâ. Alo devine-voï latielle ! Non, mais devine-voï ?

Auguste. — Tu t'aperçois que tu avais perdu ton billet ?

Beaupignol. — Ouah ! pas plus ! Tu n'y est pas ! Fidiure-toi qu'au fond du wagon il y avait une jolie petite brunette, bichette comme tout, qui devait veni de Genève et qui me faisait vis-à-vis face à face l'un contre l'autre.

Auguste. — Tu vas bien, Beaupignol ! Et ta femme ?

Beaupignol. — Ma femme ! Ma femme ! Elle sait bien que je l'aime, ma femme ! Alo, d'après toi, pasqu'on est marié y serait plus seulement permis de regarder une jolie fleur ?

Auguste. — Va toujou !

Beaupignol. — Voilà t'y pas que tout à coup la belle inconnue se met à me faire un sourire angélique et ensorceleur que j'ai dû allumer un Grandson pou pa perdre l'équilibre. Je tire une bouffée, puis une autre. Je fais semblant de consulter mon horaire... A la fin des fins, pourtant, je me décide à relever les yeux. Nouveau sourire, accompagné cette fois-là d'un de ces coups d'œil qu'on n'a pas besoin d'avoir été à l'Académie pou comprendre...

Auguste. — Alo, qu'as-tu fait ?

Beaupignol. — Ce que j'ai fait ?

Auguste. — Oui.

Beaupignol. — J'ai... J'ai...

Auguste. — Tu as changé de compartiment ?

Beaupignol. — Evidemment que ça aurait été plus raisonnable...

Auguste. — Tu es resté ?

Beaupignol. — Oui.

Auguste. — Et tu as répondu ?

Beaupignol. — J'étais bien d'obligé, pardi ! Mets-toi à ma place ! Tu aurais fait la même chose ! On se connaît !

Auguste. — Et ça a duré longtemps, ce commerce ?

Beaupignol. — Jusqu'à Renens !

Auguste (*scandalisé*). — Jusqu'à Renens !!!

Beaupignol. — Oui.

Auguste. — Félicitations !

Beaupignol. — Merci bien, Audiuste ! Seulement, tes félicitations, c'est pas à moi qu'il faut les adresser...

Auguste. — Ah !

Beaupignol. — Non, parce qu'à Renens, y a eu changement de décor. En me retournant, j'ai aperçu un beau jeune homme qui était assis

sur une banquette, derrière moi, et qui... Rassure-toi, mon brave Audiuste, c'est pas pour moi qu'z'étaient les sourires angéliques ! Y avait erreur ! M.-E. T.

Après nous. — Malartine, poète incompris, montrant à son ami la façade de la maison qu'il habite, lui dit avec emphase :

— Plus tard, quand je n'y serai plus, on apposera sur ma maison une plaque commémorative avec ces mots :

*Ici habita
MALARTINE
Célèbre poète.*

— Sur ma maison aussi, réplique l'ami, de son air le plus sérieux, on mettra une inscription quand je la quitterai.

— Vraiment ! Et qu'est-ce qu'on écrira ?

« *Appartement à louer* ».

COINS DE CHEZ NOUS

Au Chalet des Rochats.

LA-HAUT sous le soleil au dessus du brouillard, la blanche maison sourit, écrit au « Journal d'Yverdon » F. des Saules. Elle sourit de sa façade basse et toute blanche, badigeonnée à la chaux aux grands jours d'été. Aussi de cette saison, a-t-elle gardé et sa chaleur et sa gaieté. En la contemplant au sortir du bois, parmi sa compagnie de grands ormes, il m'a paru qu'un rayon de ce soleil estival y était resté accroché et sa vue a réchauffé mon cœur. Bonne et vieille maison des Rochats, qui rit dans la lumière, au-dessus du brouillard, combien j'aime aller sous ton toit me retremper dans ta vie familiale, m'asseoir sur le mur de ton enclos, regarder le ciel, la forêt, un coin de mon lac ; vivre quelques instants dans le frais de ton site, à la douceur de ton foyer, dans la sérénité de ton atmosphère.

En bas, il fait froid. L'air est humide et cru. Tout est froid ! Là-haut, malgré la neige, le givre et le vent qui glace, il fait bon ! Au cœur est une chaleur ! Celle que donne cette belle nature, ce plein air où se dilatent les poumons, cette absence de miasmes débilissants qui se trouvent là-bas, dans la plaine et par le monde. Là-haut, c'est le temple du Créateur, où l'âme peut encore essayer de prendre son envol, s'élever au-dessus des sapins givrés, et planer quelques instants dans un peu de bel idéal !

Et, au retour d'une randonnée en skis, au travers des pâturages du mont Aubert ou du Creux-du-Yan, le vieux chalet accueillant représente le bon gîte intermédiaire entre les champs de neige idéalisés, d'où nous venons, et la plaine aux routes grises et cahotantes, où nous allons descendre.

Et l'on reste assis dans la salle bien chauffée, aux claires boiseries rustiques. Béatement, on regarde au-dehors le brouillard qui, peu à peu, monte à l'assaut de la forêt. On fume tranquillement une bonne pipe en suivant d'un œil attendri et philosophe les môles spirales de la fumée. On se laisse vivre, doucement bercés d'une quiétude bienfaisante. Et si la mort était au bout de la rêverie qui s'en suit, on trouverait que la mort est belle. Le chien lui-même subit l'ambiance de cette heure enchantée qu'aucun calumet d'opium ne saurait donner. Etendu tout au long sur le flanc, la tête à même le plancher, il dort en toute confiance. Sa respiration régulière trahit son bien-être, et sous sa paupière close, l'œil reste immobile. Dans la grande paix de ce moment, lui qui veille toujours, il dort ! Il dort, et nous rêvons ! Si à cette minute précise nous passions dans l'au-delà, il nous semblerait continuer notre rêve ! Mourir ainsi serait trop doux ! La route du retour est grise et rude !

NOTRE CHANT NATIONAL

ZED de *La Suisse* a écrit à propos de notre chant national :

« On raconte que le président de la République du Paraguay, qui est d'origine suisse, a prié le Département militaire fédéral de lui communiquer la musique de notre *Hymne national* qu'il veut faire chanter par ses troupes sud-américaines.

» Il faudrait bien savoir quel Hymne national suisse a fourni le Département militaire. Est-ce le *God save the King*, qui est anglais, français, allemand, congolais, chinois, tout ce qu'on voudra, sauf suisse ? C'est pourtant celui-là que nous persistons à servir officiellement dans nos manifestations patriotiques.

» Si encore nous ne possédions rien de mieux, nous nous contenterions peut-être de vibrer aux accents reconnaissants qui font aussi vibrer les voisins, tout en souhaitant que les compositeurs du pays, il en existe, travaillent à nous donner un chant véritablement national. Mais combien le *Cantique suisse* est plus impressionnant que le *God save the King* ! Et le *Roulez tambours* de notre Amiel ? Et la *Libre Sarine* ? Et le *Sempacherlied* ? Nous n'avons que l'embarras du choix.

» Si d'aucuns reprochent au *Cantique suisse* d'être trop pieux, ce qui ne peut nuire à personne, adoptons alors le *Roulez tambours* : Les fils seront dignes des pères. N'ose-t-on plus proclamer cela ? Au besoin même, modifions ce qui s'y trouve d'agressif en raison des circonstances dans lesquelles ce chant fut composé. Mais il est notre *Marseillaise* en quelque sorte ; il fait marcher les hommes. Tandis que l'autre, le *God save*, les ferait plutôt dormir.

Et pour terminer, voici le *Roulez tambours*, d'Amiel ; texte original, tel qu'il fut publié en janvier 1857, quand les troupes partirent pour la frontière lors de l'échauffourée de Neuchâtel.

La Guerre sacrée.

Rugis tocsin ! pour la guerre sacrée !
A l'étranger renvoyons ses défilés ;
Aux armes tous ! Si ta perte est jurée,
Suisse on compta sans l'amour de tes fils !
Debout ! vallon, plaine et montagne,
Schwitz, Appenzell, Hasli, Tessin !
L'ouragan noir nous vient d'Allemagne !
Rugis tocsin !

Le départ.

Roulez tambours ! Pour couvrir la frontière,
Au bord du Rhin, guidez-nous au combat !
Battez galement une marche guerrière ;
Dans nos cantons, chaque enfant naît soldat.
Faisant bondir le cœur des braves,
Rappelez-nous les anciens jours ;
Nos monts jamais n'ont vu d'esclaves,
Roulez tambours !

Au bivouac.

Sonnez clairons ! Le grand fleuve en son ombre
De nos bivouacs a réfléchi les feux.
Chez nous, là-bas, sans doute, en la nuit sombre,
Au ciel, pour nous, ont monté bien des vœux.
Oui, nous veillons sur toi, Patrie !
Remparts vivants, nous te couvrons !
Dieu voit qui veille, entend qui prie ;
Sonnez clairons !

En ligne.

Flottez drapeaux, étendards héroïques,
Où nos aïeux ont inscrit maint beau nom,
Astres de gloire, au ciel des républiques,
Sempach, Nefels, et St-Jaques et Grandson.
Sous vos couleurs, saintes bannières,
Ont combattu tous nos héros ;
Les fils seront dignes des pères !
Flottez, drapeaux !

Au feu.

Tonnez canons ! voici la rouge aurore !
Au champ d'honneur, les moissons vont s'ouvrir !
Jusqu'à la nuit, fauchez, fauchez encore,
Oh noirs faucheurs, s'arrêter c'est mourir !
Hourrah ! poussons le cri de guerre,
Et puis chargeons et foudroyons !
Pour voix, la foudre à le tonnerre !
Tonnez canons !

Te Deum.

Aigles du ciel, témoins de notre gloire,
A nos cités, portez-en les signaux!
Aux quatre vents de nos cris de victoire,
Prompts messagers, dispersez les échos!
Salut grands monts, terre affranchie,
D'un peuple fier, sublime autel!
Pour Dieu seul notre genou plie,
Aigles du ciel!

Les adieux.

loches du soir, sonnez dans les vallées,
Au bord des lacs, sur le penchant des monts;
Comme un encens, aux voûtes étoilées,
Faites monter vos tintements profonds.

Pour qui tomba, cloches aimées,
Plein de vaillance et plein d'espoir,
Implorez le Dieu des armées,
Cloches du soir!

Nos recueils de chants ne donnent que trois couplets, cela vauf mieux. Si la forme n'est pas impeccable — on en peut dire autant de la *Mar-seillaise* — le fonds est plein de souffle patriotique.

Les versets ci-dessus sont extraits de *La Part du Rêve*, volume de poésies paru en 1863.

Faut savà. — Le propriétaire d'un de nos grands domaines du canton se promenait dans son parc, lorsqu'il aperçut, derrière une haie, son jardinier en conversation avec un voisin.

— Te sè, François, disait le jardinier, mon maîtrè la destra dè mounia; le asse retsè què la Banque cantonale.

— Oué! Faut-te alo qu'il ait robà po avà dinse dè la mounia.

— Nè rin robà, crie alors, à travers la haie, le maître de céans; yè tot bounamin bin su fèrè.

« Bonne chance! »

Une publication nouvelle nous est annoncée pour le mois prochain : les *Cahiers vaudois*, revue mensuelle de littérature et d'art.

A la tête de cette revue sont MM. Paul Budry et Edmond Gilliard, comme directeurs, Constant Tarrin, libraire, comme gérant. Pour collaborateurs, le prospectus nous indique tous les noms marquants de la littérature nouvelle et de l'art nouveau en Suisse romande.

« Les *Cahiers vaudois*, dit encore ce prospectus, sont la manifestation d'un groupe qui ne prétend pas se définir en articles de foi, mais prouver par des œuvres ses raisons — autant individuelles que solidaires — d'exister.

«... Ils ne sont pas une revue régionaliste. Leur titre désigne seulement le lieu géographique de leur naissance, le point où viendront se nouer les sympathies qu'ils gagneront en chemin.

«... Ils paraîtront en deux séries alternées : les *Cahiers blancs* et les *Cahiers verts*.

« Les premiers seront chaque fois attribués à un auteur pour une œuvre inédite.

« Les seconds — essais et opinions — suivront du plus près possible le mouvement des idées et des faits, ils réuniront ordinairement plusieurs articles sous un thème général, de libres chroniques et des rubriques variées.

« A côté de cette publication périodique, les *Cahiers vaudois* se sont formé un programme de manifestations diverses : expositions, conférences, auditions musicales, représentations dramatiques, etc.

« L'Édition des *Cahiers vaudois* publiera « hors série », des ouvrages littéraires, des ouvrages d'art et de musique. »

Le premier *Cahier blanc*, qui paraîtra en mars, aura pour titre « Raison d'être », par C.-F. Ramuz.

Nous souhaitons de tout cœur bonne chance aux *Cahiers vaudois*. Puissent-ils réaliser tous les espoirs de leurs fondateurs.

Une excuse. — Au moment de se mettre à table, Madame K. sonne sa domestique.

— Comment, vous ne m'avez pas fait de pommes de terre avec mon beefsteak?

La domestique se frappant le front :

— C'est vrai, je les ai oubliées.

Puis naïvement :

— C'est d'autant plus bête que je les aime beaucoup.

CATION... CAION

Nous avons reçu la lettre que voici, dont la publication a été un peu retardée.

Buchillon, le 7 février 1914.

Messieurs du *Conteur*,

Dans un de vos derniers numéros un de vos lecteurs se déclare curieux de l'étymologie du mot *caion*.

Bien que personne ne m'ait demandé mon avis, je me permets de vous le faire connaître en toute modestie et sans aucune prétention à l'érudition... et pour cause.

En ces jours d'épaisse brume, les vieillards craignent l'air humide et froid du dehors, si dangereux pour leurs vieilles bronches. Je reste donc au coin de l'âtre les pieds au feu, et tout en admirant les arbres des vergers tout chargés des fleurs du givre, arbres de rêve qui s'estampent dans un brouillard de légendes, j'évoque, en ma solitude, les souvenirs de ma première enfance, ce bon vieux temps où le patois était la langue usuelle de chez nous, en ce valon, alors isolé, du Jura vaudois.

C'est ainsi que me revient en mémoire un terme familier, très familier même, employé par nos aïeules pour désigner leurs petits enfants en bas âge, petit nom d'amitié, de caresse indulgente. Dans nos langes nous avons tous été pour nos grand-mères des *cations*, ce terme caractéristique s'appliquait aussi, du reste, à tous autres petits animaux malpropres.

Cation me paraît avoir facilement évolué en *caion* pour désigner l'animal cher à saint Antoine.

Révérence parler voir le mot latin « cacare ». *Se non e vero*... dira le lecteur facétieux.... Sait té vò enna ôtra splicachon, sérâ bin n'aise de l'oure, ne tignou pas à la mainna, se cein nère pao dinse... aloo ma fai! me calzou avoè mon pantet que dépasse coumet din la tzanson de lou Fanfouet que tzantave lau Jaques Dalcroze can l'ère tzouvene!

Avoè tot cein crayò bin què laissi bourla ma cherque, le chai mô. Me fô vai allô oeuvi lou guintzet.

L'adiu tchi vo.

H.-F. GLARDON.

Réplique. — Le peintre X... est pauvre. Il aura, un jour, une grande réputation. Pour le moment, il se contente d'avoir du talent et de l'esprit, ce qui est quelque chose, — ce qui serait beaucoup, si X... voulait se donner la peine de soigner sa tenue. Mais il ne veut pas.

Cela ne l'empêche pas, d'ailleurs, d'avoir ses entrées dans les salons de la « haute ». L'autre jour, la maîtresse d'une grande maison lui recommanda, tout bas, de mettre un frein, pour ce jour-là, à son bruyant sans façon, alléguant que des convives de marque et sérieux devaient assister au dîner.

X..., piqué au vif, résolut de se venger.

Au dessert, la dame s'éleva contre les folies des jeunes gens d'aujourd'hui :

— Pourquoi se ruiner?... Après tout, que faut-il à un jeune homme?... Un cheval, une éponge et une maîtresse. Demandez plutôt à M. X...

Celui-ci, à pleine voix :

— Madame, j'ai déjà l'éponge!

Fidélité. — Un bicycliste raconte qu'il a été attrapé au mollet par un chien et fortement mordu.

— C'est que, dit-il, il ne me lâchait pas!

— Oh! les chiens sont très fidèles, interrompt quelqu'un.

L'œuf de Colomb.

Vous souvenez-vous, chères lectrices, chers lecteurs, d'une énigme publiée jadis par le *Conteur*, dont personne n'avait pu donner la solution. La personne qui nous avait envoyé cette énigme ignorait elle-même cette solution. Elle comptait sur les lecteurs du *Conteur* pour satisfaire sa curiosité. Tout le monde était rentré bredouille.

Aujourd'hui, le hasard nous fait découvrir la solution tant désirée. Rappelons tout d'abord l'énigme en cause.

Je suis tout et je ne suis rien;
Je fais le mal, je fais le bien;
J'obéis toujours quand j'ordonne;
Je reçois moins que je ne donne;
Et mon nom, on me fait la loi,
Et quand je frappe, c'est sur moi.

Réponse : *Le peuple* — Et voilà!

Ces affreux gendres. — Madame vient de lire un roman palpitant, au cours duquel un amoureux sympathique tue son rival.

Monsieur entre.

— Réponds, lui demande madame, sous la vive impression de la lecture qu'elle vient de faire, serais-tu capable de tuer quelqu'un pour m'avoir à toi tout seul?

Monsieur (avec conviction) : — Oh oui, la mère!!!

Monnaie de singe. — Un avare entre en convalescence :

— Cher docteur, dit-il, je n'oublierai jamais que je vous dois la vie.

— J'espère; mais n'oubliez pas non plus que vous me devez vingt visites.

— N'ayez peur. Dès que je pourrai sortir, j'irai vous les rendre.

A un cheveu près. — Deux vieux amis se rencontrent, après dix ans de séparation.

— Ah! mon pauvre cher, comme tu es déplumé.

— Possible, mais j'ai encore plus de cheveux que toi.

— Non pas!

— Si fait!

— Eh bien, comptons!...

Grand Théâtre de Lausanne. — Spectacles de la semaine :

Dimanche 12 février, en matinée et en soirée : *L'Homme qui assassina*, comédie en 4 actes de Pierre Frondaï, accompagné, le soir, d'un acte très amusant : *Un mariage à Londres*.

Mardi 24, 2^{me} de la délicieuse pièce de Gavault, *La petite Chocolatière*, un spectacle pour tous.

Jeudi 26 et vendredi 27, une nouveauté, elle fut jouée à Paris, pour la première fois le 16 octobre dernier, *Le procureur Hallers*, pièce en 4 actes, adaptée d'après Paul Lindau, par H. de Gorsse et Forest et créée au Théâtre Antoine.

Kursaal. — Il est bien inutile de nous étendre sur le récit des succès quotidiens que remporte « Pan ! Germanisme!... » Cette désopilante revue connaît un triomphe sans précédent. Tous les soirs, la salle de Bel-Air est trop petite pour contenir un public avide de ce spectacle extraordinaire.

Demain, matinée à 2 1/2 h. On peut louer ses places par téléphone N° 43.70; mais il faut s'y prendre à temps. Soirée à 8 1/2 h.

Draps de Berne et milaines magnifiques. Toilerie et toute sorte de linges pour trousseaux. Adressez-vous à **Walther Gygax**, fabricant à **Bleichenbach**.

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C^{ie}.